Ami du Clergé du 27 février 1930

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Le surnaturel et les miracles. — I. Le surnaturel, 113. — II. La nature du miracle, 115.
Cours de prônes sur le Décalogue. — XXXV. Le vol et sa gravité, 117.
Cinq minutes d'Evangile. — XVII. *2e Dim. de Carême :* La Transfiguration, motif de foi, 119.
Les Litanies de S. Joseph. — XV. *Miroir de patience :* La souffrance chrétienne, 120.
Aux Enfants de Marie. — XXXVIII. Jésus et notre âme, 122.
Une Mission paroissiale. — VII. La mort, 123.
La prédication des choses qui nous entourent. — 17. Le serpent, 127.

LE SURNATUREL ET LES MIRACLES

I

LE SURNATUREL

Mes frères,

Je me propose, en ces entretiens de Carême, de vous parler du *surnaturel,* car c'est là un sujet d'une haute importance et sur lequel beaucoup d'entre nous ne sont qu'assez peu renseignés.

Je dis que ce sujet est d'une haute importance, parce que c'est un des préjugés de notre temps que la science a supprimé le surnaturel, et que, seule, la nature nous peut être connue. Je le dis aussi parce que nous ne pouvons pas plus nous en passer que nous ne pouvons nous passer de l'air que nous respirons. Le surnaturel nous domine et nous entoure ; il fait plus, il nous pénètre. En outre, il se manifeste par des faits positifs, publics, constants, qui forcent les hommes à le voir ou à se boucher les yeux. S'étant mis eux-mêmes des œillères, les incrédules ont beau dire : « Dieu n'intervient pas dans les affaires de ce monde, » Dieu intervient dans les affaires de ce monde sans leur en demander la permission. Tantôt ces interventions se produisent dans le secret des âmes, tantôt elles éclatent au grand jour, reconnaissables dans les deux cas à des effets qui dépassent les forces créées.

Avant d'entrer dans le détail de ces manifestations éclatantes de la puissance de Dieu dans notre monde, une rapide étude préliminaire me semble de rigueur. Plaçons, si vous le voulez bien, en tête de nos entretiens, une courte préface :

Rendons-nous compte d'abord de ce que l'on entend par le *surnaturel en général.*

Nous verrons ensuite *quel accueil lui réserve la libre-pensée.*

Nous *réfuterons* enfin les négations de nos incrédules.

I

Nous entendons par *surnaturel* ce qui est au-dessus de la nature, ce qui dépasse les forces physiques et morales. Etant au-dessus de la nature et défiant toutes les forces, il ne peut être réalisé que par une Puissance maîtresse des êtres créés, c'est-à-dire par Dieu. Dieu seul est l'auteur du surnaturel, la source unique d'où il découle et se répand. Des intermédiaires peuvent être appelés par lui à le communiquer, mais c'est toujours lui, Dieu, qui opère, lui qui est l'agent premier et nécessaire.

C'est la communication, par cet Auteur de tous les biens, d'un bien que nous n'avons pas, que nous ne pouvons avoir naturellement, et auquel nous n'avons naturellement aucun droit ; un don qui nous est accordé par sa bonté, émue à la fois par notre indigence et par les souffrances méritoires de son Fils Jésus, volontairement immolé pour nous.

Le surnaturel, défini comme nous venons de le faire, s'affirme en ce monde, dans la Révélation, dans le miracle et dans la grâce.

La Révélation qui nous fut apportée indirectement par l'Ecriture, directement par Jésus, le Fils de Dieu incarné, est une lumière ajoutée à nos lumières. Nous disons qu'elle est surnaturelle, parce qu'elle nous donne des connaissances et nous enseigne des vérités que les hommes ne seraient jamais parvenus à découvrir par l'exercice de leur intelligence. Quelle est l'origine du monde, de la matière et de la vie ? Comment les êtres et les choses se sont-ils trouvés exister ? Nous ne l'aurions jamais su, si Dieu ne nous l'avait révélé. Quelle est la nature de ce Dieu-Créateur, auteur de tout ? Nous ne le saurions pas, si lui-même ne nous avait révélé qu'il est « Celui qui est » et qu'il est *un* en trois personnes. L'homme est-il immortel ou doit-il périr tout entier à la mort ? Malgré tous les beaux raisonnements des philosophes, nous ne le saurions pas de science certaine, si notre destinée ne nous avait été révélée. Dans quel rapport l'homme est-il avec la Divinité ? Nous ne le saurions pas, si Dieu par ses prophètes et par le Christ ne nous avait révélé la faute de nos premiers parents, l'Incarnation de son Verbe et notre rachat sur la Croix. Quelle est la destinée des âmes après leur passage ici-bas ? Le Ciel, l'Enfer, le Purgatoire ? Nous ne le saurions pas, si Dieu n'avait parlé. De même, dans l'ordre de notre vie morale, nos lumières nous viennent de Dieu ; le Décalogue vient de Dieu ; l'Eglise, maîtresse de vie, vient de Dieu. — Et ainsi, les vérités les plus hautes que possède l'humanité, et les plus nécessaires à l'existence terrestre, ont pour origine la Révélation, c'est-à-dire le surnaturel sous la première de ses formes.

La seconde forme est le miracle.

Le miracle est un acte ou un fait extraordinaire, merveilleux, prodigieux, qui met en défaut les lois qui régissent le cours des choses. Nous disons qu'il est une opération surnaturelle, parce qu'il est au-dessus des forces humaines. C'est sous cette forme, toujours frappante, que se révèle aux foules la présence et la puissance d'une force qui domine toutes les forces créées. Eclair ou coup de foudre qui illumine et émeut l'âme jusqu'en ses profondeurs. Je vous en parlerai bientôt longuement, car vous en montrer la possibilité, la réalité et la portée démonstrative est le but que je poursuivrai le plus particulièrement dans nos entretiens.

La grâce enfin est la troisième forme que prend pour nous le surnaturel. Elle est un secours qui ne

nous vient ni de la nature, ni des hommes, ni de nous-mêmes, mais d'En-haut. C'est un don de Dieu que nul autre que lui ne peut nous octroyer, et c'est parce que c'est Dieu qui en est la source ou l'auteur, que nous disons que la grâce est surnaturelle. Elle comprend toutes les interventions de Dieu dans notre âme et dans notre vie. Elle est le secours actuel que nous recevons dans une circonstance et pour un acte donné ; elle est une relation plus profonde, une union plus intime avec Dieu, une présence plus amoureuse de Dieu dans notre âme. Relation, union et présence qui font des chrétiens fidèles, et surtout des saints, des cohéritiers du Christ et des coparticipants de sa gloire.

Voilà ce que nous entendons par ce mot : le *surnaturel*. Il nous faut voir maintenant si ce mot correspond à une réalité.

II

Ce seul mot « *surnaturel* » blesse l'oreille et l'esprit de nombre d'hommes de notre temps. C'est, à leurs yeux, un vieux mot démodé, usé, périmé, qui ne signifie plus rien, parce que, depuis plus d'un siècle, la science a fait tant et de tels progrès qu'elle a ramené aux lois de la nature tous les phénomènes les plus compliqués comme les plus simples, les plus étranges comme les plus réguliers, les plus extraordinaires et les plus inouïs comme les plus connus et les plus vulgaires. Donc, plus de surnaturel, rien que du naturel ! Du naturel en tout, toujours. Les temps sont passés à jamais où la naïveté des hommes voyait partout le surnaturel ; l'heure est venue où on ne le voit plus nulle part !...

Ainsi parlent les incroyants. Déjà en 1863, Ernest Havet écrivait carrément : « Il est une supposition inacceptable, celle que le surnaturel soit seulement possible [1]. »

Renan disait de même : « La négation du surnaturel est devenue un dogme pour tout esprit cultivé. »

Depuis la proclamation de ces postulats retentissants, une foule d'hommes les répètent sous des formes diverses qui ne sont que des variations de ce thème : « On ne défend plus aujourd'hui le surnaturel directement, ni dans les dogmes ni dans les miracles, ou, s'il se trouve des apologistes pour soutenir ces discussions, leur travail n'intéresse plus le grand public. » C'est par cette déclaration triomphante qu'un philosophe historien commençait son grand ouvrage sur le Christianisme et ses origines [2].

Bref, il était entendu que le surnaturel était pour jamais chassé de la science comme de la vie, et que, pour un homme intelligent et instruit, il n'était pas pire honte que d'y croire.

Le surnaturel est ainsi chassé du monde, où la Providence n'a plus rien à faire ; chassé des faits : le miracle est impossible et il n'y en a plus ; chassé des âmes : la grâce est une chimère.

C'est à ce préjugé, naïf au fond, mais trop répandu parmi ceux qui n'ont pas étudié et qui sont incapables de réfléchir, que je veux m'attaquer dès aujourd'hui, car il fait, en vérité, trop de victimes. Des esprits qui se piquent d'incrédulité, il y en a dans toutes les positions sociales, et partout abondent, même en dehors des francs-maçons et des adeptes de la libre-pensée, ces esprits que l'on appelait jadis des « esprits forts » et qui ne sont que des esprits faibles, au jugement étonnamment court, et d'autant plus intraitables qu'ils ne comprennent rien à rien.

Le surnaturel, sous les trois formes que nous avons indiquées, existe. Beaucoup le savent, et ceux qui ne le savent pas le sentent. Nous vivons, nous mourons, nous sommes plongés en lui. C'est là un fait indubitable et que je veux, avant de finir, mettre en lumière.

III

Les esprits forts qui nient l'existence du surnaturel sont des enfants qui mettent leurs bras sur leurs yeux, ou qui détournent la tête pour ne pas voir.

Nier la possibilité de l'existence du surnaturel, — comment ne les voient-ils pas ? — c'est aller contre l'histoire, contre une croyance unanime aussi forte qu'un instinct, contre un fait patent, constatable et des milliers de fois constaté.

Le surnaturel est naturel à l'homme. Celui-ci y a toujours cru, il y croit encore, il y croira toujours. Cette croyance est irréductible, universelle, fatale ; elle est un besoin de notre être ; nous ne pouvons, rien ne peut nous en dépouiller. Un instinct nous dit que le surnaturel est possible et qu'il existe ; comme un instinct nous dit, malgré toutes les affirmations du subjectivisme, qu'il existe des objets extérieurs et que le jeu prodigieux du monde est autre chose qu'une fantasmagorie purement imaginaire.

On nous objecte que « le surnaturel ne se prouve pas. » J'en demande pardon à ceux qui parlent ainsi : le surnaturel se prouve, comme tous les faits, par cela seul qu'il existe ; et il fait plus encore : il s'impose.

On nous dit aussi : « Les hommes du passé se sont souvent mépris : ils ont proclamé surnaturels des phénomènes qui relevaient de la seule nature. » C'est vrai. Souvent dans l'histoire les hommes ont vu le surnaturel où il n'était pas. Les païens ont cru le constater dans des phénomènes où il est complètement étranger : quand ils saluaient un dieu dans le vent, un dieu dans la mer, le dieu suprême dans la foudre, ils se trompaient, car le vent, la mer et la foudre obéissent à des lois éternelles. De même au moyen âge où, dans un monde à moitié barbare, les superstitions pullulaient. Mais s'il existe un faux surnaturel, c'est qu'il en existe un réel.

L'idée à priori que le surnaturel est impossible ne peut pas raisonnablement se soutenir. Il serait impossible s'il était absurde. Or il n'est pas absurde qu'il existe un Dieu, et il n'est pas absurde, non plus, que ce Dieu soit libre et puisse intervenir dans le mouvement des choses, des êtres et de la vie, et en modifier les lois selon sa volonté. Nier sans examen le surnaturel est donc un acte intellectuel puéril, et qui fait peu d'honneur aux Renan,

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1863.
[2] Ernest Havet, *Le Christianisme et ses origines*, 1871.

aux Havet, et à tous les libres-penseurs qui ont vulgarisé de confiance cette chétive doctrine.

D'après Auguste Comte, ce père du positivisme contemporain, le surnaturel est inaccessible à l'homme, puisque l'homme est nature, se meut dans la nature et ne saurait aller au delà sans sortir de sa sphère. Tous les positivismes à la file, suivant leur chef, ont adopté cette idée, et nombre d'hommes, qui n'ont jamais fait de philosophie et qui en seraient d'ailleurs fort empêchés, l'ont adoptée avec eux, pris ou séduits par l'apparence logique dont cette objection est revêtue.

Mais cette idée est fausse.

Elle est fausse, étant trop courte. Admettons pour le moment, si vous y tenez, que nous ne puissions connaître le surnaturel directement, il existe pour nous d'autres moyens de le connaître. Deux en particulier. Nous le pouvons par nous-mêmes, par l'exercice de notre pensée. C'est ainsi que nous connaissons les faits qui se passent sous nos yeux, les sciences expérimentales, la psychologie, nos propres conceptions intellectuelles. Nous le pouvons d'autre part médiatement par le témoignage, revêtu des conditions de sincérité, d'intégrité et d'authenticité que la raison réclame. Or, par l'un ou l'autre de ces moyens, et quelquefois par les deux, nous pouvons atteindre le surnaturel, comme tout autre phénomène, et justement comme « nous sommes nature », il ne nous en sera que plus facile de constater qu'il est au-dessus de la nature ; ce qui est justement sa définition.

Ainsi le surnaturel se constate.

S'agit-il de la Révélation ? Il est visible que l'homme, réduit à ses seules forces intellectuelles et morales, ne serait jamais parvenu, — quatre mille ans d'histoire en sont la preuve, — à cet ensemble de vérités transcendantes que nous a apporté le Christianisme. Il y a fallu une lumière plus haute et plus large et plus profonde que celle que diffusait la pensée des plus grands philosophes de l'antiquité. D'un seul mot, il a fallu que Dieu parlât !

S'agit-il de la grâce ? Il faut bien reconnaître son influence mystérieuse dans nos vies et dans la vie des saints. On dit : « Cette grâce surnaturelle, ces forces que l'homme puise aux sacrements, n'est-ce pas là une illusion, l'effet d'une imagination surexcitée, un roidissement de nos nerfs, l'élan très naturel d'une volonté éprise du divin et qu'une vision chimérique soulève et enchante ? Y a-t-il vraiment quelque chose de surhumainement efficace dans tout cela ? » — Oui ! Il nous arrive de sentir en nous une force qui n'est pas de nous ; faibles comme tous les hommes, il nous arrive d'échapper à des tempêtes qui devaient nous jeter à l'abîme du mal, et nous sentons bien qu'une main paternelle nous a retenus et sauvés ! Nous sentons de même qu'il y a, dans nos cœurs, une paix qui n'est pas de la terre. Par dessus tout, nous voyons dans les saints des êtres véritablement surhumains. Quand on compare leur âme à celle du commun des mortels, quand on considère leurs vertus, leurs sacrifices, leur dévouement à Dieu et au prochain ; quand on voit des millions de martyrs souffrir d'intolérables supplices pour attester leur foi ; et quand on se rend compte enfin que ces êtres exceptionnels ne se rencontrent que dans la seule Eglise catholique, il faut bien convenir qu'il y a dans cette Eglise une source d'influence, une force qui ne se trouve nulle part ailleurs, et qui ne peut venir que de Dieu !

S'agit-il enfin du miracle ? Les faits sont criants, et je vous prouverai qu'on ne peut douter de leur réalité que par légèreté d'esprit ou par mauvaise foi.

Il suit de là que notre religion, m. f., ne repose pas, comme quelques-uns le prétendent, sur un fondement ruineux. Le surnaturel est un fait ; un fait est une base solide.

* *

Le surnaturel existe donc ; c'est là tout ce que je voulais établir aujourd'hui. Dans mes autres entretiens, je me confinerai dans la question du miracle, question que rendent actuelle les merveilles de Lourdes, les guérisons obtenues par l'entremise de la Petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, et tant d'autres grâces attribuées à la prière des saints.

Mais avant de commencer, il fallait montrer que la nature, avec ses lois rigides et prétendûment inflexibles, n'est pas la seule force connue ; qu'il existe une autre force qui la domine et la dirige, celle de son Auteur ; que Dieu qui l'a faite en reste le Maître et que, dans tous les ordres, intellectuel, moral, physique, il s'est réservé d'intervenir comme et quand il lui plaît. Vérité fondamentale qui vous apparaîtra dans une clarté plus vive encore au cours des instructions prochaines.

Le fruit de ce nouvel effort sera, j'ose l'espérer, l'affermissement de votre foi et un redoublement de confiance en ce Père des cieux dont l'amour tout-puissant est toujours prêt à nous venir en aide, en nous donnant les lumières, les énergies et les faveurs que nous lui demandons dans la prière. Ainsi soit-il.

II

LA NATURE DU MIRACLE

Avant tout, m. f., puisque nous allons parler du miracle, il nous faut le définir, c'est-à-dire en fixer avec quelque précision la signification, en disant ce qu'il est, au moins dans ses caractères essentiels. Vous l'avez sûrement et souvent remarqué : bon nombre d'hommes parlent et discutent sans avoir une notion exacte de ce qui fait l'objet de leurs discours et de leurs disputes. Tout étant confusion dans leur esprit, tout est confusion dans leurs controverses, et ils se séparent, quelquefois après de chaudes discussions, avec les idées qu'ils avaient avant le combat, ou plutôt qu'ils croyaient avoir. Il ne faut pas que nous courions les mêmes risques, et c'est pour que tout soit clair pour vous dans la question que nous allons traiter, que je veux dans cette instruction vous dire avec simplicité et netteté : 1o ce que le miracle *n'est pas ;* et 2o ce qu'il *est*.

Ainsi, instruite de ce qu'enseigne l'Eglise et que nous croyons, votre foi sera établie sur une base solide.

I

Ce que le miracle n'est pas... Ce mot de miracle est souvent employé, dans le langage courant, pour désigner simplement une chose ou un fait extraordinaire. On l'applique à ce qui est étonnant, étrange, frappant, saisissant, imprévu, inouï, immédiatement inexplicable. De fait, il y a généralement de tout cela dans un véritable miracle ; cependant, de telles notes ne l'expliquent pas tout entier.

Un vrai miracle n'est pas simplement une *merveille,* c'est-à-dire une chose ou un fait qui cause et mérite l'admiration ou dont l'esprit s'étonne. Ce qu'on appelle les Sept merveilles du monde, ces monuments illustres dans l'antiquité, n'avaient rien de surnaturel. Œuvre du génie, si l'on veut, ils ne dépassaient pas les capacités de l'homme, et il en est de même de toutes nos merveilles terrestres.

Ce qu'on nomme le *merveilleux* ne doit pas non plus être confondu avec le surnaturel. Les interventions des dieux, des génies et des fées, par exemple, ne sont rien de plus que des inventions de poètes, ou des légendes superstitieuses nées de l'imagination populaire.

Un vrai miracle n'est pas simplement ce qu'on appelle un *prodige,* c'est-à-dire quelque chose de démesuré relativement à ce qui se passe et à ce qu'on voit d'ordinaire. Ce mot peut être quelquefois synonyme de miracle, mais il n'en a ni la force ni la précision. Un prodige de sagesse, d'esprit, un prodige de l'art ne dépasse pas les possibilités de la nature.

Un vrai miracle n'est pas l'effet d'un *prestige,* c'est-à-dire le résultat d'un artifice qui trompe l'esprit ou les sens, fruit du stratagème et de la ruse. Ce n'est là, comme le prodige naturel ou provoqué, qu'une contrefaçon du miracle. Les sortilèges sont des prestiges ; les faux guérisseurs sont des faiseurs de prestiges ; les spirites, ou pour le moins leurs médiums, usent de prestiges ; les prestidigitateurs produisent des illusions par des moyens qui sont des prestiges ; mais dans aucun cas, les prestiges ne sont des miracles.

Un Apollonius de Tyane dans les temps anciens, un Cagliostro dans les temps modernes, les fakirs aujourd'hui sont des faiseurs de prestiges ; ils ne sont pas des thaumaturges, des faiseurs de vrais miracles.

Comme vous le voyez, ce n'est que par une sorte d'abus de langage que l'on donne le nom de *miracle* à ce qui est pour l'homme objet d'admiration et de surprise. On n'a pas même le droit de donner ce nom à ce qui dépasse l'intelligence et les conceptions de l'homme, car il y a dans la nature des phénomènes, qui n'ont rien de surnaturel, et que cependant nous ne comprenons pas, que nous ne comprendrons jamais.

Nous savons ce que le miracle n'est pas ; il nous faut dire maintenant ce qu'il est.

II

Ce qu'il est... Voilà, m. f., la partie la plus importante de cet entretien, et ce qu'il me reste à vous dire du miracle.

Ecartons encore une fois de notre esprit toutes les fausses notions que je viens de rappeler, et donnons la notion vraie. Je l'emprunte au plus grand de nos théologiens, en accord foncier avec tous les autres.

Le miracle proprement dit, enseigne-t-il, est un effet rare, supérieur ou contraire au cours ordinaire des choses et au-dessus des forces de la nature créée. D'où il suit qu'il ne peut être produit que par une Intelligence suprême et une Puissance souveraine. Un miracle est une œuvre que Dieu seul peut accomplir et qui ne peut être attribuée qu'à lui.

Dans un miracle réel, il y a donc toujours quelque chose d'étonnant, de frappant et quelquefois d'étrange, de saisissant et d'imprévu, d'inouï et d'inexplicable ; mais il y a autre chose : il y a une dérogation aux lois du monde, un changement dans les conditions de l'ordre universel que nul être que Dieu, si grand, intelligent et puissant qu'il soit, n'est capable de réaliser.

A quelle force, à quelle puissance autre que Dieu pourriez-vous en faire remonter la responsabilité et le bienfait ? — A la nature ? Il est contraire à ses lois, ou il les dépasse ! — A l'habileté des hommes ? Il excède leur pouvoir ! — A l'intervention des démons, comme le disaient les Juifs du temps de Jésus, confondus qu'ils étaient par l'éclat et le nombre de ses prodiges ? Il n'est pas d'ange bon ou mauvais qui puisse modifier les lois éternelles, toutes solidaires les unes des autres, qui gouvernent l'univers. Seul, le grand Mécanicien qui a conçu et construit cette machine géante et délicate peut y changer quelque chose sans ébranler le tout ! Celui-là seul qui les a posées, peut déranger les lois de la nature sans y jeter le trouble et le désordre.

Voilà la juste notion du miracle.

Le miracle est une intervention de Dieu dans le cours naturel des choses.

Le miracle est une suspension des lois ordinaires qui trouvent leur application dans l'univers.

Le miracle est une manifestation sensible qui n'a pas sa cause dans les forces immanentes de la nature.

Le miracle est une dérogation au principe de continuité et à la connexion des phénomènes.

Le miracle, — et c'est là la définition la plus théologique et la plus parfaite, — est un fait produit par une intervention spéciale de Dieu dans le monde, pour une fin religieuse, en dehors de l'ordre habituel où se manifeste l'activité de toute la nature créée.

Le miracle est ainsi un phénomène qu'on ne saurait reproduire scientifiquement ou par les moyens et procédés scientifiques. Il domine et confond la science de l'homme, celle même des anges ; il relève du domaine exclusif de la Divinité [1].

[1] On distingue le miracle *contre la nature,* lorsqu'une ou plusieurs lois de la nature sont violées, par ex. le passage de la Mer Rouge à pied sec ; le miracle *au-dessus de la nature,* lorsque la nature ne peut le produire en aucune manière, par ex. la résurrection d'un mort ; le miracle *outre la nature,* lorsque la nature pourrait absolument le produire, mais non dans les circonstances et de la façon que Dieu le produit, par ex. une guérison soudaine d'une maladie incurable.

Comme vous le voyez, le miracle suppose une activité surnaturelle et force l'esprit à remonter à une puissance supérieure. Non pas à une puissance quelconque, mais à une Puissance souveraine, maîtresse du monde et de ses lois et capable, à sa volonté, de déranger ou de modifier passagèrement le plan selon lequel les choses et les êtres évoluent.

Nous avons sous les yeux chaque jour des phénomènes merveilleux auxquels nous ne faisons guère attention et qui sont pourtant au-dessus des forces de la nature brute. Vous prenez un grain de blé. Vous l'auriez coupé en deux et examiné avec le plus puissant microscope, que vous n'y auriez trouvé aucun indice de vie. Vous le semez : la vie s'éveille en lui, il pousse des racines et une tige, un peu plus tard un épi ; et il produit cent pour un ! Au fond, c'est un miracle, mais nous n'y faisons pas attention ; ce miracle est trop ordinaire !

L'enfant qui vient au monde est encore un prodige, et un prodige plus grand, plus éclatant que tous ceux que des yeux attentifs peuvent découvrir et admirer ici-bas. Qui a formé ce petit corps dans le sein maternel ? Qui lui a donné ces membres si parfaitement adaptés à la vie humaine ? Qui, cette intelligence qui va bientôt se révéler, et qui sera peut-être le génie d'un Bossuet, d'un Descartes, d'un Napoléon ? Personne ne niera qu'il y ait, dans cette naissance et dans ce prodigieux développement de l'esprit, un miracle stupéfiant. Mais nous n'y faisons pas attention, ce miracle est trop ordinaire !

L'organisation extérieure et intérieure de la bête, le lait qui vient aux mamelles des femelles mammifères, la génération des vivants, l'assimilation de la nourriture et la transformation des aliments divers en matières organiques, et combien d'autres phénomènes, tout cela est prodige, mais ce sont des prodiges de tous les jours, nous ne les voyons pas !

« Il devrait suffire, écrit un penseur contemporain, de regarder dans le monde, autour de soi, pour apercevoir des prodiges inouïs, des œuvres divines, Dieu lui-même. » Le prodige divin n'est pas l'exception, mais la règle ; le monde est tissé de prodiges divins.

« Tout homme qui n'est pas un sot, et qui se regarde, voit un prodige divin. Et quand il observe le moindre de ses organes matériels, sans plus, il voit un prodige divin, si divin que n'y pas voir Dieu, c'est bafouer, piétiner la raison humaine. Le malheur, c'est que ces prodiges divins sont trop nombreux, trop constants ; c'est pourquoi l'homme moderne ne les voit pas ; semblable au dadais classique que les arbres empêchent de voir la forêt, à la lettre. »

De ces phénomènes, où une force apparaît qui dépasse les possibilités de la matière pure, je pourrais vous citer des centaines.

Pourquoi les hommes passent-ils à côté sans étonnement et sans une admiration qu'ils méritent pourtant ? C'est que, je viens de le dire, les yeux finissent par ne plus voir ce qu'ils voient tous les jours.

Toutefois, je ne veux pas faire rentrer ces faits dans la définition du miracle. On m'opposerait que ce sont des *miracles naturels*, expression contradictoire et au fond incompréhensible. Revenons donc à la définition généralement adoptée.

Pour nous, le miracle est un fait produit dans le monde, en dehors de l'ordre habituel des choses, par une intervention surnaturelle. *Surnaturelle* est ici le mot important.

Le miracle a ce caractère particulier qui le distingue de toutes les autres merveilles possibles, phénomènes prodigieux ou prestiges : il est un acte de bonté qui incline les âmes à la foi en Dieu, à la confiance en Dieu, à l'amour de Dieu. Même dans les miracles punitifs, en même temps qu'une volonté de justice, vous découvrez toujours un but de miséricorde. S'il est à la gloire du Créateur, il est aussi à l'avantage de la créature.

A quel signe reconnaîtrez-vous donc qu'un fait donné est un miracle ? A ce signe que ce fait n'est pas seulement extraordinaire, mais qu'il est un changement sensible dans les lois de la nature. A ce signe qu'il ne rentre dans aucune catégorie des effets produits par des causes connues. A ce signe qu'il n'est pas de puissance humaine, aucune force créée qui soit capable de l'accomplir. A ce signe qu'une volonté bienfaisante et sainte s'y manifeste. A ce signe qu'on peut le soumettre à l'examen le plus rigoureux sans pouvoir lui découvrir une cause naturelle. A ce signe enfin qu'il provoque les âmes à l'amour de Dieu et à la sainteté.

Que le miracle ainsi défini se soit jamais manifesté aux yeux des hommes, que même il soit possible, c'est ce que nient les adversaires du christianisme. Nous verrons plus tard qu'ils ont tort, et nous le montrerons en discutant leurs raisons. Pour aujourd'hui, je crois avoir assez fait en mettant sous vos yeux en pleine lumière une notion claire en elle-même, mais que l'ignorance et les préjugés obscurcissent, et qui demande à être précisée si l'on veut arriver à une démonstration décisive.

Je vous montrerai, dans ma prochaine instruction, que le miracle est possible. Il faut détruire ce préjugé, aussi répandu que ridicule, que rien ni personne, pas même Dieu, ne peut suspendre les lois de la nature ; il faut que vous puissiez répondre victorieusement à ceux qui vous opposeraient cette banale objection. Vous le pourrez, quand nous aurons étudié ensemble cette question entre toutes intéressante.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

XXXV

LE VOL ET SA GRAVITÉ

Mes frères,

On porte atteinte à la propriété et par conséquent on pèche contre le septième commandement lorsqu'on prend le bien du prochain, qu'on le retient injustement ou qu'on y cause du dommage.

On prend le bien du prochain de plusieurs manières que nous examinerons successivement. Aujourd'hui nous parlerons *du vol* et nous dirons *quel péché* on commet lorsqu'on s'en rend coupable.

I

Le vol est le péché qui consiste à prendre le bien d'autrui contre la volonté légitime du propriétaire. Si ce vol est commis secrètement et à l'insu du maître, il se nomme *larcin*. S'il est commis ouvertement, avec violence ou en présence du propriétaire, il s'appelle *rapine*. S'il consiste à soutirer l'argent du public crédule par l'appât de gains chimériques, on l'appelle *escroquerie*. S'il a lieu dans les contrats, on l'appelle *fraude* ou *tromperie*. S'il est une injuste appropriation des biens immeubles, il se nomme *usurpation*. Si on le commet au moyen de prêts injustes, c'est l'*usure*. S'il est le fait d'administrateurs ou de fonctionnaires qui abusent de leur autorité pour exiger ce qui ne leur est pas dû, on l'appelle *concussion*. S'il est commis aux dépens de l'Etat par ceux qui ont le maniement des deniers publics, on l'appelle *péculat*. On le qualifie enfin de *vol sacrilège* s'il a pour objet une chose sainte ou s'il est commis dans un lieu saint.

Le vol, ai-je dit, consiste à prendre le bien d'autrui *contre la volonté* du propriétaire. Si le consentement réel ou présumé de ce dernier intervenait, ce ne serait plus un vol. Vous traversez le verger d'un parent ou d'un ami, vous y cueillez un fruit : vous ne faites pas de péché, car si ce parent ou cet ami était là, il vous inviterait lui-même à prendre ce fruit.

Le vol consiste à prendre le bien d'autrui contre la volonté *légitime* du propriétaire. Ce n'est pas un péché, par conséquent, d'arracher son arme à un assassin, ni une fiole de poison au désespéré qui veut l'absorber.

En serait-ce un de prendre à son insu et contre sa volonté les biens d'un débiteur, pour se payer des dettes qu'il a contractées envers nous ? Cette manière de faire s'appelle la *compensation occulte ;* elle est juste parfois, mais moyennant plusieurs conditions : il faut que la dette du prochain envers vous soit certaine, il faut que vous vous payiez avec des biens qui appartiennent à celui qui vous doit ou vous a causé du tort, il faut enfin que vous ne preniez pas plus que ce qui vous est dû. Pour qu'elle soit en même temps permise et licite, il faut que, en l'absence de titres de propriété ou de témoins, par exemple, vous ne puissiez vous faire payer ou indemniser par votre débiteur ou l'y contraindre par les tribunaux. Il faut de plus qu'en pratiquant cette compensation occulte, vous ne causiez pas de scandale, en laissant croire à ceux qui ignorent vos droits que vous commettez un vol ; il faut enfin éviter avec soin qu'une tierce personne soit soupçonnée et même accusée d'avoir dérobé ce que vous prenez.

Il est bien rare, vous le devinez, que toutes ces conditions soient réunies. Comme, d'autre part, pratiquer la compensation occulte est se rendre juge dans sa propre cause et qu'il est bien difficile de le faire de manière impartiale, ne recourons que rarement à ce mode de remboursement toujours délicat et dangereux.

II

Le vol est un péché grave de sa nature. S. Paul, énumérant ceux qui seront exclus du royaume des cieux, nomme expressément les voleurs du bien d'autrui et les met au même rang que les adultères et les idolâtres : « *Nolite errare, neque adulteri, neque idolis servientes, neque fures, neque rapaces, regnum Dei possidebunt.* » (I Cor., VI, 9). Le voleur, en effet, trouble gravement l'ordre établi par Dieu en s'appropriant des biens que Dieu avait assignés à d'autres ; il opère une grave injustice envers le prochain en le frustrant du fruit de ses sueurs ; il compromet l'ordre social qui ne repose que sur le respect mutuel des droits de chacun.

Du reste, il suffit de songer au mépris dont les voleurs sont l'objet de la part de tous les honnêtes gens, de la honte qu'ils ressentent lorsqu'ils sont convaincus d'indélicatesse, de la sévérité avec laquelle les lois de tous les temps et de tous les pays punissent leur faute, pour se convaincre que le vol est une chose honteuse et constitue une faute grave de sa nature.

Est-ce à dire que tous les vols sont une faute mortelle ? Non, car il faut pour cela que la matière en soit grave et le consentement parfait.

Pour apprécier la gravité du vol ou du dommage causé au prochain, il faut examiner l'importance du tort qui lui est occasionné. Vous prenez à un tailleur, à une couturière leur unique aiguille qu'ils ne peuvent remplacer parce qu'ils sont loin de tout marchand. Par votre faute, ils resteront un jour, deux jours sans travailler ni rien gagner. L'objet que vous leur avez volé est de bien peu de valeur, et cependant le tort que vous leur causez est considérable, suffisant pour constituer un péché mortel, si vous l'avez voulu ou avez pu le prévoir. — Vous prenez quelques francs à un indigent qui n'a que cette modique somme pour se nourrir et vous êtes cause que lui et sa famille manqueront de pain aujourd'hui : vous lui faites, à lui aussi, un tort grave, suffisant pour constituer un péché mortel. — Lorsque la victime est une personne riche, le montant du vol doit évidemment être plus considérable pour lui causer un tort important. On estime que la somme ainsi dérobée constitue une matière grave lorsqu'elle équivaut à la dépense que fait pour son entretien, pendant un jour, la personne lésée.

Lorsque l'objet volé ou le dommage causé est inférieur à ce montant, lorsque surtout il est de valeur insignifiante, le péché n'est que véniel.

— Dans ce cas, allez-vous dire, cette fermière qui n'ajoute chaque jour qu'un litre d'eau au seau de lait qu'elle vend au fromager, ce commerçant qui ne trompe chaque fois que de quelques grammes ses clients, ce maraudeur qui ne vole que quelques fruits à la fois pour ne pas attirer l'attention, mais n'en réussit pas moins à en faire ample provision, tous ces malhonnêtes gens peuvent se tranquilliser, ils ne font qu'une faute vénielle.

— Oui, s'ils commettent cette faute sans avoir l'intention de la renouveler, mais ce n'est ordinairement pas le cas de ces personnes indélicates. Cette fermière se propose de répéter sa fraude tous les matins et elle prévoit déjà la forte somme dont son compte se trouvera majoré à la fin du mois. Ce commerçant se sert de ses faux poids chaque fois qu'un client se présente, et chaque soir, en faisant

sa caisse, il se réjouit de l'important bénéfice qu'il a réalisé. Ce maraudeur se propose bien de dérober tous les fruits qu'il pourra.

Tous ces voleurs n'opèrent chaque fois que sur de petites sommes, c'est vrai, mais ils ont dès le début l'intention de voler par leurs petits larcins successifs une somme considérable. Ils pèchent mortellement dès qu'ils ont conçu cette intention et chacun de leurs petits larcins constitue l'exécution du même péché grave. On pécherait de même mortellement si, sans avoir rien prémédité, on s'apercevait que le petit vol qu'on va commettre, s'ajoutant aux précédents, va constituer une matière grave.

Remarquons cependant qu'une somme dérobée en plusieurs fois ou à différentes personnes doit, pour former la matière suffisante d'un péché mortel, être plus considérable que si elle avait été prise en une seule fois ou à une seule personne. Dans le premier cas, la personne lésée ne subit ordinairement pas un dommage aussi grand que si on lui avait pris la même somme d'un seul coup. Dans le second, chacune des personnes lésées subit un tort moins grand que si elle supportait seule toute la perte. On admet communément que dans ces circonstances, le péché est mortel seulement quand la matière est double de celle des autres vols.

Il faut en dire autant des vols commis par les époux au détriment de la communauté et de leur conjoint, ou par les enfants au détriment de leurs parents. Le mari pèche lorsqu'il dépense l'argent de la maison pour festoyer, jouer ou entretenir des relations suspectes, la femme lorsqu'à l'insu de son mari elle fait des dépenses de toilette et de luxe disproportionnées à sa condition, les enfants lorsqu'ils prennent de l'argent ou des biens en nature à leurs parents. Peu importe qu'ils en soient les futurs héritiers : tant que leurs parents sont vivants, ils sont les uniques propriétaires de leurs biens et les enfants ne peuvent en disposer sans leur permission et surtout contre leur gré. Toutefois il est probable que les parents sont moins peinés d'avoir été volés en pensant que leurs biens ont profité aux membres de leur famille et non à des étrangers. Pour constituer une matière grave, la somme volée par les premiers doit dès lors être plus considérable que celle dont s'empareraient les seconds.

Que cette remarque n'encourage pas les enfants à voler leurs parents. Loin de les excuser, la Sainte Ecriture appelle homicides les enfants qui se rendent coupables de cette faute : « *Qui subtrahit aliquid a patre suo et a matre et dicit hoc non esse peccatum, particeps homicidæ est.* » (Prov., XXVIII, 24). Et en effet, ces enfants donnent à croire par leur conduite qu'ils soupirent après la mort de leurs parents et sont impatients d'entrer en possession de leur héritage.

Réprimez, pères et mères, et très sévèrement, ces petits larcins de vos enfants lorsqu'ils viennent à les commettre. Ne leur laissez pas contracter des habitudes d'improbité qui, en se développant, feraient plus tard leur malheur et attireraient le déshonneur sur votre famille. Donnez-leur en toute circonstance l'exemple du respect pour le bien d'autrui. Ne vous rendez jamais coupables de la moindre injustice, même pour les enrichir, persuadés que le meilleur héritage que vous puissiez leur léguer est celui d'une réputation intègre et d'un nom respecté. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XVII

2e Dimanche de Carême

LA TRANSFIGURATION, MOTIF DE FOI

L'évangile d'aujourd'hui nous décrit la scène de la Transfiguration de Notre-Seigneur. Tous les détails vous en sont connus : la merveilleuse transformation qui s'opère dans toute la personne du Sauveur, l'apparition de Moïse et d'Elie, la voix de Dieu le Père, le ravissement des Apôtres. C'est pourquoi, au lieu de m'attarder à vous les exposer, je voudrais chercher avec vous les raisons de la conduite de Jésus et vous montrer comment elles se résument d'un mot : l'affermissement de la foi dans l'âme des Apôtres et dans la nôtre.

I

Souvenons-nous que Pierre, Jacques et Jean, qui sont conduits aujourd'hui sur le Thabor, seront dans quelque temps admis à suivre Notre-Seigneur au Jardin de Gethsémani : là ils le verront plongé dans une angoisse qui le mettra à l'agonie ; ils le verront supplier son Père de lui épargner le calice de la Passion ; puis, avec les autres Apôtres, ils le verront arrêté, maltraité, condamné à mort et crucifié comme un homme ordinaire, sans que rien n'apparaisse plus de la puissance qui lui faisait accomplir des miracles. Leur foi, alors, sera mise à rude épreuve et risquera de sombrer, mais le souvenir de la Transfiguration viendra pour la soutenir.

Ici, en effet, Notre-Seigneur se montre tel qu'il est ; pour cela il laisse sa divinité et son âme bienheureuse communiquer à son corps la gloire qui lui est due par nature. Dieu le Père le proclame son Fils, Moïse et Elie désignent en lui celui qu'ils ont prédit. Mais en même temps, ces derniers s'entretiennent avec lui de la Passion, pour faire voir clairement que c'est là le but de la venue du Messie, que cette Passion est voulue par Jésus, et que, par suite, tout ce qui s'y opposerait, comme la gloire corporelle, les miracles, doit être écarté : c'est pourquoi Notre-Seigneur défend à ses trois disciples de révéler cette Transfiguration avant la résurrection. Quand sera venu l'opprobre du Calvaire, les Apôtres comprendront mieux comment il est l'effet non de la faiblesse, mais d'une libre acceptation.

La vue de cette gloire était aussi un encouragement pour les Apôtres, parce qu'elle leur montrait la récompense qui leur était destinée. Lorsqu'on veut entraîner quelqu'un avec soi sur un chemin, et particulièrement sur un chemin difficile, il faut lui mettre sous les yeux la perspective du bonheur qu'il trouvera au terme du voyage. Or le chemin par lequel Jésus voulait conduire ses disciples était

celui de la Passion : « Si quelqu'un veut être mon disciple, dit-il, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et me suive. » (Math., XVI, 24). Ce qu'il leur promettait sur cette terre, c'étaient les persécutions : « Vous serez traînés devant les rois et les gouverneurs, vous serez traduits devant leurs tribunaux, flagellés, mis à mort à cause de moi. » (Math., X, 18). Il fallait donc que l'espoir de la récompense suffît à contrebalancer la crainte des souffrances corporelles.

C'est pourquoi un coin du voile de l'avenir fut soulevé devant le regard des principaux Apôtres, et la récompense apparut si grande que S. Pierre, oubliant tout le reste, se fût volontiers attardé à en jouir. Ce n'était pas le moment : il ne devait venir qu'après l'épreuve et le mérite. Mais la vision n'en avait pas moins atteint son but. Longtemps après, lorsque, de Rome, il adressera sa deuxième épître aux chrétiens du monde entier, le prince des Apôtres l'invoquera comme l'argument souverain en faveur de sa prédication (II Petr., I, 16-8), et dans son affirmation solennelle passera comme un écho de l'émotion qu'il ressentit alors.

II

Nous aussi, de même que les Apôtres, nous avons besoin d'être soutenus et encouragés. Outre la souffrance qui est le partage de tout homme vivant en ce monde, le chrétien doit soutenir une lutte incessante contre les puissances du mal liguées contre lui. Aux obligations qu'impose l'obéissance à la loi divine s'ajoute le renoncement aux plaisirs illicites.

S. Paul l'avouait franchement aux fidèles de Corinthe : « Si c'est pour cette vie seulement que nous espérons dans le Christ, nous sommes les plus misérables de tous les hommes. » (I Cor., XV, 19). Dans ce cas, ajoutait-il, il ne nous reste qu'une chose à faire : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » *(Ibid.*, 32).

Mais, quand le découragement nous menace, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les radieuses perspectives de l'avenir. Si la simple vue d'un corps glorifié suffisait à plonger les Apôtres dans l'extase et la jouissance d'une félicité complète, que sera-ce quand nous contemplerons à découvert, non pas un reflet, mais l'océan même de la gloire où Dieu habite ? En un instant, tous nos maux passés seront oubliés, ou plutôt nous les bénirons à cause du surcroît de bonheur qu'ils nous auront mérité. Nous redirons comme S. Pierre : « Il est bon pour nous d'être ici, » mais cette fois notre désir sera exaucé et dans l'allégresse de notre âme nous chanterons : « C'est ici le lieu de mon repos pour l'éternité. » (Ps. CXXXI, 14).

Notre corps, lui aussi, prendra part à ce triomphe. Après avoir été, sur cette terre, la proie des souffrances, des maladies, des infirmités, des difformités, des privations nécessaires ou volontaires, des déchéances de l'âge et surtout du tombeau, il recevra une communication de la gloire dont notre âme sera inondée : « Notre-Seigneur, dit encore S. Paul, transformera notre corps si misérable en le rendant semblable à son corps glorieux, par la vertu puissante qui lui assujettit toutes choses. » (Phil., III, 21).

Il sera d'abord *impassible :* ni la mort ni la douleur n'auront désormais prise sur lui. Par contre, ce sera pour tous les sens un plaisir indescriptible : non pas, à la vérité, tel que les fêtes ou les voluptés terrestres pourraient nous le faire imaginer, mais incomparablement plus pur, plus dégagé de la matière, et par suite plus suave.

Instrument docile de l'âme, il ne sera plus pour elle un fardeau pesant, une prison qui l'enserre dans d'étroites limites, mais il servira merveilleusement ses opérations. Par sa *subtilité* il pénétrera les autres corps aussi facilement que Jésus, après sa résurrection, entra au Cénacle, les portes étant closes. Par son *agilité,* il franchira en un instant les distances les plus considérables. Enfin une *lumière* éclatante et douce l'environnera tout entier. L'Ecriture nous l'affirme expressément : « Les justes brilleront comme des soleils. » (Math., XIII, 43).

Ainsi, après la corruption ce sera l'incorruptibilité ; après l'ignominie ce sera la gloire ; après la faiblesse ce sera la force ; après la vie animale ce sera une vie toute spiritualisée.

* *

Pensons souvent, m. f., à cette heureuse destinée. Nous trouverons là un puissant réconfort dans nos épreuves et un encouragement à garder toujours plus fidèlement la soumission que nous devons à Dieu. Puissions-nous un jour dire, comme S. Pierre d'Alcantara apparaissant, après sa mort, à sainte Thérèse : « Heureuses pénitences qui m'ont valu une telle gloire ! » Ainsi soit-il.

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

XV

Miroir de patience, priez pour nous

LA SOUFFRANCE CHRÉTIENNE

Plus d'une fois, nous avons eu l'occasion d'envisager les souffrances de S. Joseph. Le moment est venu, cependant, de nous y étendre davantage et de nous rendre compte en quoi il mérita vraiment le titre que lui donnent ses litanies et que nous allons méditer : « Miroir de patience ».

I

Nous ne nous attarderons pas ici à retracer encore le tableau des douleurs du « Nourricier du Fils de Dieu » et du « Gardien de la Vierge ». Ce serait pour tous une fastidieuse redite.

Il importe bien plus de donner une réponse suffisante à ces deux questions : 1° Pourquoi Joseph a-t-il souffert ? 2° Comment a-t-il reçu la souffrance ?

I. — Joseph devait souffrir parce qu'il était membre de l'humanité pécheresse. C'est parce que, à l'origine des siècles, elle s'est levée contre son Créateur que l'humanité a entendu la terrible sentence qui la condamnait à la souffrance : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé

de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre : « Tu n'en mangeras pas, » le sol est maudit à cause de toi. C'est par un travail pénible que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie ; il te produira des épines et des chardons, et tu mangeras l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, parce que c'est d'elle que tu as été pris ; car tu es poussière et tu retourneras en poussière. » (Gen., III, 17-9).

La loi était portée ainsi par le Seigneur pour tous les hommes et jusqu'à la fin des temps. Tous les êtres qui prendront rang parmi l'humanité devront s'y soumettre, même la Vierge immaculée, même l'Homme-Dieu. Joseph n'y pouvait donc échapper.

Mais il y a plus. Il n'était pas un homme ordinaire : il était, par vocation et excellemment, l'ami de Jésus ; de Jésus, dont toute la vie fut une croix et un martyre ; de Jésus qui n'admet à sa suite que des porteurs de croix ; de Jésus qui ne promet pas une place à sa droite ou à sa gauche dans son royaume, mais qui, à ses amis, présente son calice ; « qui, dit Bossuet, ne veut être qu'avec ceux qui souffrent. Ames molles et voluptueuses, poursuit le grand orateur, cet Enfant ne veut pas être avec vous, sa pauvreté a honte de votre luxe, et sa chair destinée à tant de supplices ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère. »

Quel est donc le poète qui a dit :

Oui, tout grand cœur a droit aux grandes infortunes.

Or Joseph était un grand cœur, le plus grand, après celui de Jésus et de Marie, que la terre ait connu. Il aimait son Fils d'un incommensurable amour et ce Fils chéri le lui rendait bien : il lui donnait part, et une part très large, comme il convenait, à ses propres souffrances. S. Paul n'a-t-il pas dit que la grâce de souffrir pour Jésus-Christ est la plus précieuse de toutes ? Comment Notre-Seigneur ne l'eût-il pas accordée très abondante à son Père nourricier ?

Enfin rappelons-le : Joseph était là quand, à l'aube de la vie terrestre du Verbe Incarné, le vieillard Siméon annonçait à Notre-Dame le glaive de douleur. Il fut le témoin, pendant trente ans, de toutes les souffrances endurées, dès avant sa vie publique, par le Christ innocent chargé des péchés du monde. Il savait que ce cher Enfant, c'était l' « Agneau qu'on mène à la boucherie ».

Jésus, qui sera explicite avec ses Apôtres sur ce sujet, le lui aurait-il caché, à lui ?

Il était donc trop mêlé à la vie du Sauveur pour ne pas avoir sa part dans le mystère de la Passion rédemptrice. Il ne sera pas avec Marie au pied de la croix, quand se consommera le sacrifice ; mais ne peut-il, par avance, remplir le rôle que s'assignera S. Paul, lorsqu'il dira : « Je souffre dans ma chair ce qui manque à la Passion du Christ » (Col., I, 24) ? N'est-il pas permis de penser que les douleurs qu'il endure en compagnie de Jésus, et par lui, et pour lui, ont le mérite d'en faire, en quelque sorte, le « Corédempteur » des âmes ?

II. — Nous devinons, d'après ce qui précède, comment S. Joseph reçut la souffrance. Un mot résume tout : l'amour. C'est à cause de Jésus et de Marie qu'il souffre. Ses peines, comme l'Incarnation et la Rédemption, font partie du plan divin. « Elles venaient de la personne de Jésus et de la personne de Marie, ou elles gravitaient autour d'elles ; elles ne se distinguaient pas, ne s'absentaient jamais de la personne, aimée et adorée comme un Fils, de Jésus, Fils de Dieu, de la personne de Marie, aimée et vénérée comme une épouse, et Mère de Dieu [1]. »

Il aime la souffrance parce qu'elle lui vient de Dieu. « Comme le bon Dieu voudra », disent les âmes simples qui ne voient en tout que la volonté divine. Cet acte de pieuse soumission guide perpétuellement et les sentiments et la conduite de Joseph. Il aime Dieu dans sa souffrance. « Joseph se tait et s'incline ; quelque difficile à concevoir et à subir que soit cet entassement de misère et d'humiliation, il comprend tout, il aime tout [2]. » Et voilà le secret de sa patience.

Il comprend déjà le grand et consolant mystère de la souffrance chrétienne : souffrir avec Jésus pour la rédemption du monde... Il aime par conséquent sa souffrance, parce qu'il chérit Jésus et tout ce que Jésus aime.

II

La condition de l'homme sur la terre est de souffrir, dans son corps, dans son âme, dans son cœur, dans tout son être. Outre qu'il serait vain de vouloir échapper à cette grande loi de la douleur, qui s'impose à tout enfant d'Adam venant en ce monde, nous avons tellement de bonnes raisons d'en profiter comme il faut !

I. — La souffrance nous aide d'abord à *expier*, ainsi que nous en avons le devoir, au nom de l'humanité, en notre nom personnel, et au nom aussi de ceux qui le négligent.

Adam, c'était l'humanité ; Adam pécheur, c'était l'humanité pécheresse. « Par un seul homme, dit S. Paul, le péché entra dans le monde et, par le péché, la mort ; de sorte que, en celui en qui tous ont péché, la mort a envahi tous les hommes. » (Rom., V, 12). Toute l'humanité, s'il était resté fidèle, eût joui, comme lui, du bonheur ; mais parce qu'il a prévariqué, toute l'humanité se trouve punie et condamnée à la souffrance, pour expier, comme lui et après lui, la faute originelle.

Mais voici un motif que ne connaissait vraisemblablement pas S. Joseph : ce sont tous les crimes dont nous nous sommes rendus coupables et pour lesquels, selon l'expression du catéchisme, nous devons satisfaire à Dieu. S. Augustin l'a bien dit : « Toute iniquité, petite ou grande, doit nécessairement être punie, soit par le pénitent lui-même, soit par le Dieu vengeur. » L'Ecriture, d'ailleurs, est pleine de recommandations à faire pénitence. Qu'on se rappelle seulement les exhortations de Jean-Baptiste : « Produisez de dignes fruits de pénitence, »

[1] Sauvé, *Joseph intime*.
[2] T. de Miramont.

et celles de Notre-Seigneur : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ! » Or, faire pénitence, c'est souffrir.

Tout le monde a besoin de mettre en pratique ce grand précepte. Et pourtant, combien n'y songent même pas ! Compensons un peu, dans la mesure de nos faibles moyens, l'offense qu'ils font à Dieu. Gravissons, à leur place et à leur intention, le Calvaire, et soyons leurs rédempteurs. Les âmes pieuses comprennent cela et s'offrent volontiers en victimes pour les pauvres pécheurs ; et, loin de s'en étonner ou de s'en plaindre, sachant (vérité de bon sens) qu'on n'efface pas une tache avec de la boue, elles trouvent tout naturel que les justes paient pour les coupables.

II. — La souffrance cependant, au point de vue surnaturel, n'est pas uniquement expiation : elle est souvent une *épreuve*.

Lorsqu'un ami veut se rendre compte de l'affection que ressent pour lui son ami, il l'*éprouve*. Par quel moyen ? il en est plusieurs. Mais peut-on se fier solidement à une amitié qui n'a jamais eu l'occasion d'aller, au moins un peu, jusqu'au sacrifice ? Si, au contraire, je vois que mon ami a de la peine à cause de moi, qu'à cause de moi on le calomnie, on l'injurie, on le méprise, on le maltraite, et que, malgré tout, il me demeure fidèle, oh ! alors, je suis tranquille : il m'aime.

La joie que vous désirez, que vous recherchez pour vous, pourquoi donc la refuseriez-vous à Dieu ? Pourquoi vous plaindriez-vous quand Dieu use, pour satisfaire son cœur, des mêmes moyens que vous ? Et puisque Dieu éprouve le cœur de l'homme, c'est qu'il est bon que le cœur de l'homme soit éprouvé.

C'est bon parce que, par là, notre Père des cieux apprécie la solidité du lien qui nous rattache à lui et la qualité de notre amour.

C'est bon, parce que nous comprenons, grâce à l'épreuve, que Dieu seul est tout, l'Etre vraiment nécessaire. Un poète incrédule a pu écrire :

C'est dans la race humaine une habitude ancienne
D'élever vers le Ciel les bras dans la douleur.
Ma mère l'a reçue avant moi de la sienne,
Et mes enfants un jour l'apprendront de la leur.
Et moi qui ne crois plus, dans les crises suprêmes,
J'y rends hommage encore et, je ne sais pourquoi,
Je sens mes mains se joindre et monter d'elles-[mêmes,
Comme si l'Infini les appelait à soi.

Et c'est Coppée, l'auteur de *La bonne Souffrance*, qui, jetant un regard sur l'année où il avait enduré de si terribles maux et retrouvé Dieu, écrivait : « Qu'elle soit donc bénie, l'année qui s'enfuit ; car elle fut pour moi l'année de l'épreuve, l'année de la grâce, où j'ai pu recueillir les ruines de mon cœur et où j'ai rallumé, dans ce vase fait de débris, le grain d'encens de la prière ! »

Mais pourquoi interroger les autres ? Quand nous souffrons dans notre corps, dans notre cœur, dans notre âme, un cri s'échappe d'instinct, du meilleur de nous-mêmes : Mon Dieu, mon Dieu !

Tous ceux qui souffrent et qui réfléchissent en sont là. Tant il est vrai que, comme le disait le saint Curé d'Ars, « les épreuves, pour ceux que Dieu aime, ne sont pas des châtiments, ce sont des grâces. »

* *

Ce sont des grâces : il s'agit d'en profiter. Comment ?

D'abord en les acceptant. Car il n'est pas nécessaire de rechercher, à moins d'une vocation spéciale, les peines extraordinaires. Sachons dire, quand la souffrance se présente : « Mon Dieu, vous êtes le Maître et vous êtes mon Père. Vous me châtiez et vous m'éprouvez : que votre volonté soit faite. » Nous avons nos croix ? Elles nous pèsent ? Accueillons-les comme un présent divin. Au lieu de les traîner, portons-les avec vaillance.

Et puis unissons-les à celle de Jésus-Christ. Sanctifions-les au contact de la sienne. Mêlons les angoisses de notre âme aux tristesses qu'il endura à Gethsémani, et les souffrances de notre corps aux plaies sacrées dont le sien fut percé. Son Cœur, enfin, n'est-il pas ouvert pour recevoir le nôtre qui saigne ?

Tout, en somme, comme pour S. Joseph, tous les saints et tous ceux qui savent souffrir, se ramène à la charité. Aimer Dieu, tout est là. C'est le secret du bonheur, parce que c'est le secret de la *patience*.

AUX ENFANTS DE MARIE

XXXVIII

JÉSUS ET NOTRE AME

L'idée que nous nous formons de la grandeur de Dieu — Dieu n'est-il pas la majesté souveraine devant laquelle s'inclinent les plus hautes vertus du ciel ? — et l'humble sentiment que nous avons de nous-mêmes, — ne sommes-nous pas la misère à un degré presque infini ? — devraient, semble-t-il, nous éloigner de Dieu, si la voix qui nous appelle : « *Venite ad me omnes* » (Math., XI, 28), n'était la douce voix de Jésus, notre Sauveur.

I

Jésus est la lumière. Etes-vous inquiètes sur l'affaire de votre salut ? allez frapper à la porte du tabernacle : Jésus parlera à votre cœur recueilli, il vous dira les habitudes que vous devez combattre et les dangers qu'il faut fuir ; vous entendrez résonner au fond de votre âme, tout à l'heure soucieuse et tourmentée, cette consolante parole : « *Confide !* Ayez confiance ! » Ou bien, si les ombres du doute menaçaient d'obscurcir en vous les saintes lumières de la foi, Jésus vous dira comme à l'apôtre incrédule : « Mettez votre doigt dans mes plaies, et ne soyez plus incrédule. » (Jo., XX, 27).

Jésus est la consolation. Aux heures difficiles et désolées, quand le chemin de la vie se resserre et que nous fléchissons sous le poids des devoirs qui coûtent, allons passer un quart d'heure auprès du bon Maître. Il a choisi ici-bas pour partage toutes les misères afin de pouvoir mieux y compatir. « Vous souffrez, nous dit-il ; du fond de votre cœur, troublé et irrité tout à la fois, la douleur

peut-être s'échappe brûlante. Moi aussi, j'ai souffert, j'ai versé des larmes plus abondantes et plus amères que les vôtres. » Ah ! lorsque la douleur vous visite, trop faibles pour en porter seules le poids, inutile de demander au monde un appui, car le monde est un roseau qui se brise dans la main ; mais venez appuyer votre âme fatiguée sur le Cœur de Jésus, et il vous consolera.

Jésus est le pardon. Nos premières misères, ce sont nos péchés, et Jésus est notre Rédempteur. Si nous tombons, il nous relève ; si nous tombons encore, il nous relève encore, et cela sans se lasser, car les trésors de sa bonté sont inépuisables. Nos misères, ce sont nos mauvaises habitudes ; mais il suffit que nous disions à ce Dieu caché : « Seigneur, celui que vous aimez est malade » (Jo., x, 3) ; aussitôt il accourt à notre aide, il nous encourage, il nous soutient, et il nous soutiendra jusqu'au jour où l'insupportable tyrannie du mal aura fait place à la noble domination de son amour.

II

« *Venite ad me omnes !* Venez tous à moi ! » Cet appel, ce n'est pas la voix du monde ou celle des créatures qui nous l'adresse. Si nous avons besoin de forces dans notre vie, pour triompher des ennemis de notre salut, non, ce n'est pas auprès du monde que nous les trouverons. Un autre appel se fait entendre : l'invitation suave du Cœur de Jésus qui reste ouvert à toutes nos demandes.

Venez à moi, vous les inquiets ! — Allons à Jésus, et pour lui dire, comme le pauvre aveugle qu'il rencontra sur son passage : « Seigneur, faites que je voie ! » (Luc, XVIII, 4) ; et pour lui confier nos faiblesses, nos craintes, nos incertitudes.

Venez à moi, vous les délaissés ! — Allons à Jésus quand nous sommes sans appui, car il est l'ami que l'on rencontre dans l'isolement des jours mauvais. Sur le chemin où nous marchons, nous le trouverons toujours prêt à venir au secours de nos défaillances.

Venez à moi, vous qui perdez courage ! — Allons à Jésus ; et, après l'avoir visité, notre cœur reposera en paix. Allons à lui, surtout quand notre esprit, hésitant et troublé, peut à peine distinguer la ligne du devoir à demi effacée par les idées du siècle.

Venez à moi, vous qui pleurez ! — Non que les larmes soient défendues : Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas pleuré avec Marthe et Madeleine sur le tombeau de Lazare ? Mais nous ne devons pas pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Allons à lui quand nous pleurons, et il fera briller, au milieu des obscurités de notre vie, la lumière de l'éternité.

Venons à Jésus, et détournons-nous du monde. C'est vers Jésus qu'il faut nous réfugier ; il est la consolation de ceux qui n'en cherchent pas d'autre, et il demeure tandis que le reste s'en va. Nous ne trouverons pas la force en nous-mêmes. Ma vie, ce n'est pas celle de mon esprit incertain, ce n'est pas celle de mon cœur si tourmenté, ce n'est pas celle de mon corps destiné à la souffrance : ma vie, c'est Jésus. Et avec Jésus tendrement reçu dans le mystère de la sainte communion et nous communiquant une sève surnaturelle, nous verrons éclore spontanément dans nos âmes des fruits dignes du ciel, semblables aux bluets dans les blés, aux boutons d'or dans la prairie, aux coquelicots dans les champs.

* *

Oui, le tabernacle est bien notre trésor, le foyer de toutes les grâces. Jésus ne nous dira jamais : « Je ne puis pas ; » il ne nous dira jamais : « Je ne veux pas. » Son bonheur est de semer ses bienfaits avec profusion. Encore faut-il en implorer la faveur avec une constance qui n'hésite jamais. Le tabernacle est nu, l'autel est pauvre peut-être : qu'importe ? Jésus est là, vivant dans sa chair glorifiée. O divin compagnon de notre exil ! ce n'est pas assez devant vous d'une lampe qui brûle et des fleurs qui se fanent : vous attendez des âmes qui vous adorent et qui vous aiment. Nous serons de celles-là, avec votre grâce !

UNE MISSION PAROISSIALE

VII

LA MORT

Après avoir examiné le destin de notre âme, considérons celui de notre corps.

I. — *Les infériorités de notre corps,* naturelles et acquises ; l'anathème du péché originel ; les différents genres de mort.

II. — *Notre effroi de la mort.* Tableau des agonies. Les raisons de cette crainte : répulsion naturelle, craintes de l'au-delà, la récapitulation de la vie au dernier moment. Rôle de la mort dans l'ordre naturel.

III. — *La mort inévitable et certaine.* L'incertitude du moment, le rôle surnaturel de la mort, l'attente de la mort et sa préparation lointaine et immédiate. Notre mort risque de ressembler à notre vie. La mort du juste et du pécheur : espérance et désespoir.

Soyons toujours prêts ; l'espoir en la résurrection.

Mes bien chers frères,

Nous avons envisagé l'homme comme une créature immortelle, douée par conséquent d'une supériorité éclatante sur tous les êtres qui l'environnent, et digne, par le fait même, de considération et de respect. Il faut cependant ajouter que ce point de vue flatteur n'est pas le seul. Si nous étions de purs esprits, nous serions les frères des anges qui pensent et veulent comme nous, quoique d'une manière plus parfaite. Mais, pour le moment du moins, notre spiritualité à nous est comme enchaînée au fond d'un cachot : elle est captive dans une prison de chair, et ses moindres manifestations extérieures ne peuvent se produire que par l'intermédiaire d'organes qui souvent les amoindrissent en les traduisant.

C'est que l'homme n'a pas seulement une âme : il possède également un corps ; et ces deux éléments constitutifs sont unis l'un à l'autre de façon si intime que leur assemblage forme, à proprement parler, notre nature et que leur dissociation provoque notre mort.

Il serait, certes, plus agréable de s'en tenir aux séduisantes perspectives de l'âme et de n'étudier que nos facultés supérieures. Mais il est plus juste et plus vrai de reconnaître la réalité des choses. Tant que dure la vie présente, nous ne pouvons pas grand' chose sans le secours de notre corps ; pour l'obtention de la vie future, ce dernier doit être l'auxiliaire indispensable des œuvres surnaturelles ; il est réservé, lui aussi, à un destin marqué par la Providence et dont il faut bien nous préoccuper. C'est pourquoi, après avoir contemplé l'avenir sans fin de notre âme, nous devons étudier aujourd'hui l'avenir borné de nos membres, avenir humiliant, certes, mais qui pourtant joue un rôle d'importance dans le plan de notre salut.

I

I. — Dans la mesure où nous sommes matériels, nous sommes des êtres inférieurs. Notre squelette, nos muscles, nos nerfs, nos os, notre sang, tout cela nous ramène près du niveau où se trouvent les espèces animales. Ne craignez rien pourtant : je n'irai pas jusqu'à prétendre que nous comptons les singes parmi nos pères, ou les protozoaires parmi nos ancêtres lointains, vieille erreur trop souvent réfutée pour que nous ayons besoin de la relever ici autrement que par un sourire. Je vous concéderai volontiers que nous sommes des animaux très perfectionnés, et même les plus perfectionnés des animaux.

Vous me permettrez d'aller plus loin et de soutenir que, lorsqu'il créa notre corps, avant de lui insuffler l'âme immortelle, Dieu avait sur nous des vues qu'il n'avait pas lorsqu'il faisait surgir du néant la faune de la terre naissante. Il avait produit, d'un seul commandement, les bêtes les plus diverses : mais ces êtres étaient destinés à rester toujours, dans leur nature et leur activité, soumis aux conditions matérielles ; l'accès des sphères de la pensée leur demeurait à jamais interdit.

Au contraire, quand il daigna s'occuper de l'homme, le Seigneur ne considéra son corps que comme un instrument, un accessoire qui, associé à l'âme, lui servirait de support, participerait à sa vie sur terre en attendant de partager son bonheur éternel. Telle est la grandeur de notre corps, et cela le différencie de tous les autres.

Mais il est nécessaire d'avouer aussi ses infirmités et ses faiblesses. Il n'est qu'un assemblage des matériaux les plus vulgaires : la chimie, en l'analysant, ne trouve pas autre chose en lui que les éléments très communs existant à l'état inerte dans la nature. Il est un composé ingénieux, certes, mais combien fragile ! Vous qui aimez tant à vous plaindre de votre santé ou à vous dorloter pour ménager votre délicatesse, vous êtes bien forcés de reconnaître que l'animalité, en vous, est bien faible, bien peu durable, et que votre vigueur est dépassée par beaucoup de nos frères inférieurs. Soumise aux nécessités les plus ordinaires et les plus basses, à la faim, à la fatigue, au sommeil, aux maladies, la chair humaine est encore dégradée par les infirmités déshonorantes qui lui sont infligées par nos vices. L'instinct qui protège le plus humble animal contre les excès périlleux, a été refusé à l'homme. Nous surmenons sans prévoyance notre corps, pour jouir plus vite et davantage ; nous lui créons des désirs inutiles, d'autant plus nuisibles et nombreux que nous sommes plus raffinés. Pénétrez dans un hôpital : c'est là que vous verrez s'épanouir les fleurs hideuses des civilisations : tuberculose, alcoolisme, dégénérescences de tout nom et de toutes formes. Bien des exemples pourraient servir à démontrer que l'homme parfois est moins prudent qu'un chien, un bœuf ou un cheval.

II. — A tant de déchéances d'ordre naturel s'en ajoute une autre plus terrible : notre corps garde les stigmates d'un anathème de l'Eternel. Dès son origine, l'homme fut pécheur et Dieu fut contraint de le frapper, en lui-même et dans toute sa lignée. Sans doute, la première malédiction portée contre notre premier père coupable atteignait avant tout son âme. Mais elle l'a frappé rudement, lui et sa postérité, au point de vue simplement corporel. Pour expier le crime commis et ceux qui devaient, à travers les siècles, se reproduire chaque jour, Dieu nous a imposé les longues souffrances, la peine du travail qui finit par ébranler les organismes, et il a complété ses sanctions par la sentence redoutable : « Tu retourneras en la poussière dont tu as été tiré. » (Gen., III, 19).

III. — Rien ne fera révoquer cet arrêt. La mort est constamment suspendue sur nos têtes, non pas comme une menace incertaine, mais comme une perspective à laquelle nul de nous n'échappera : nous sommes tous des condamnés à mort. Pour nous, aucun recours en grâce n'est possible : nous n'avons pas la certitude d'obtenir même un simple sursis. Pouvez-vous vous flatter que vous existerez ce soir ? Etes-vous sûrs que, dans un instant, une attaque, une apoplexie quelconque, ne vous jettera pas, râlants, sur la terre qui doit vous ensevelir ?

C'est en vain que vous vous direz : « Mais je suis jeune, je suis fort, je puis espérer de longs jours. » Pauvre illusion que celle-là ! Remontez le cours de vos souvenirs. Rappelez-vous, mères éplorées, les cadavres de petits enfants que le cimetière a dévorés. Rappelez-vous, soldats de la dernière guerre, ces adolescents enthousiastes qui, le 1er août 1914, chantaient près de vous la *Marseillaise*, et que les tranchées n'ont pas rendus. Au surplus, pour nous abattre, point n'est besoin d'horreurs tragiques : il suffit d'un rien, d'un accident, d'une automobile qui n'aura pas suffisamment freiné et qui traînera vos débris ainsi qu'une loque sanglante. Il suffit d'une grippe qu'on disait bénigne, d'une indisposition jugée d'abord insignifiante.

La mort, invisible mais implacable, rôde constamment autour de nous ; sa froide main, brutale et souveraine, s'étend sans cesse sur notre épaule, toujours prête à se refermer pour nous entraîner. Vous souvenez-vous de votre enfance ? Que de compagnons, que d'amis, plus robustes et plus jeunes que vous, sont disparus avant vous ! Parmi ceux qui, dans la fraîcheur de leurs dix ans, firent avec vous, pour la première fois, leur communion sainte devant cet autel, combien aujourd'hui survivent en-

core ? N'y a-t-il pas dans vos villages, dans vos foyers, des places prématurément laissées vides, alors que ceux qui les occupaient semblaient, eux aussi, être en droit de se targuer de longues espérances ? Pour un vieillard qui meurt, que de jeunes sont fauchés ! Pour peu que vous ayez atteint l'âge mûr, la liste des trépassés autour de vous est plus longue que celle des camarades ou des parents qui vous restent.

La mort, pour nous saisir, est toujours alertée ; elle dresse toutes les embuscades, elle se voile sous les apparences les plus diverses : tantôt, dans une soudaineté foudroyante, elle nous terrasse ; tantôt, insidieuse, elle approche à pas furtifs ; tantôt elle apparaît dans l'aurore de la jeunesse, tantôt au crépuscule de la vie ; tantôt elle emporte sa proie, dans la pleine possession d'elle-même, tantôt elle se fait précéder de ces longues déchéances physiques ou mentales qui décomposent l'homme chaque jour un peu, au lieu de l'abattre d'un seul coup. Mais le résultat est toujours le même. L'arrêt suprême du Seigneur régit immuablement la terre entière ; nul être humain ne s'y dérobera : « *Morte morieris !* » Aujourd'hui ou demain, qu'importe, nous serons tous frappés de mort.

II

I. — Il semblerait assez normal, m. f., que, certains du sort qui nous attend, convaincus de l'impossibilité d'y échapper, nous fassions de nécessité vertu, et que nous nous accoutumions à regarder la mort avec une sérénité résignée. Quelques stoïciens l'ont tenté jadis, sans arriver à se faire suivre par la foule ; quelques spécialistes — médecins ou infirmiers — s'y efforcent par un contact expérimental de chaque instant ; quelques saints y parviennent à force de grandeur d'âme, de détachement surnaturel, de foi ardente.

Mais, dans l'ensemble, il faut bien reconnaître que l'humanité ne peut, sans un frisson, se fixer sur l'idée du trépas. Pourquoi notre folie d'entreprises, notre fureur de divertissements ? Ne serait-ce pas, dans une large mesure, pour nous faire oublier le temps qui s'écoule, pour détourner les yeux du noir fantôme penché sur nous ? Et, certes, quiconque a vu mourir avouera l'émotion cruelle qui saisit ceux qui assistent à un tel spectacle. Le moribond est là, tantôt congestionné, tantôt exsangue ; son visage convulsé, ruisselant d'une sueur froide, porte la marque des anxiétés et des tortures suprêmes ; les spasmes se succèdent ; des cris montent, par intervalles, parmi les râles affreux et lourds ; des gestes vagues agitent les mains qui voudraient désespérément se raccrocher à un peu de vie. Puis ce sont les derniers hoquets, c'est l'horreur des yeux restés ouverts sans regard, c'est la rigidité cadavérique, c'est l'épouvante de l'inconnu.

II. — Le tableau, certes, est pénible ; mais il ne suffirait pas, à lui seul, à justifier notre frayeur constante de ce qui doit nous advenir un jour. En plus de l'impression nerveuse, il faut chercher des causes plus profondes pour en tirer de salutaires leçons.

On viendra nous dire, d'abord, que ce qui nous désespère dans un décès, c'est la rupture des liens les plus chers de famille, d'amitié, d'intérêt même, car plus d'une fois une mort entraîne des ruines. On ajoutera que notre deuil s'aggrave de l'avertissement très direct qui nous est donné à nous-mêmes : celui qui s'effondre à deux pas de moi, se dit-on, a été ce que je suis moi-même ; il a connu les énergies de la jeunesse, les puissances de la maturité ; de tout cela que reste-t-il, et que restera-t-il de moi-même qui ai mis ma confiance en tout cela ? On dira encore qu'une horreur nous étreint à la seule pensée de la dissolution, des mystères macabres qui s'accomplissent sous l'ombre fétide des cercueils.

Tout cela est juste, sans doute, mais il y a quelque chose de plus grave encore. Notre terreur de la mort est, d'une façon plus ou moins consciente, aiguillonnée par notre crainte de l'au-delà. Nous connaissons le point de départ et nous savons comment l'âme quitte ce monde. Mais nous redoutons, en dépit des fanfaronnades incrédules, le point d'aboutissement. L'idée du jugement divin, si rigoureusement sévère, domine tous nos effrois et cette idée-là, nul ne saurait le méconnaître, est essentiellement juste et bonne, pourvu qu'elle ne reste pas platonique et que nous sachions en tirer parti.

Car, pour bien juger de la vie présente, il faut se placer à l'heure de la mort. Dans le cours ordinaire des choses, dans le tourbillon précipité des affaires, nous sommes beaucoup trop portés à n'apprécier la valeur des actes que d'après des contingences secondaires et le point de vue du moment. Que de fautes, de lâchetés, de compromissions, dont nous nous dissimulons l'importance, parce qu'elles servent à atteindre un but passionnément poursuivi ou à réaliser un caprice fou ! Nous courons, les yeux bandés et comme dans un nuage, vers l'assouvissement de nos désirs.

Mais il arrive maintes fois — et c'est une grâce de Dieu — que l'agonisant a le loisir de se rappeler ses actions passées. Il en comprend enfin la vraie portée, bonne ou mauvaise, il les mesure à la norme de l'éternité. Oh ! que cet examen est pénible ! Au moment du trépas, toute la vie se déroule à nouveau devant les yeux effrayés de l'homme qui va être jugé. Toute la vie : trop souvent cela veut dire une longue succession de hontes, d'injustices et de fraudes, de violences méchantes et de voluptés illicites, de crimes cachés avec succès aux regards du monde, mais que pénètre l'œil scrutateur et implacable du Très-Haut. D'avance, la seule pensée de les revivre et de peser nos responsabilités passées nous fait frémir. Dieu veuille pourtant nous accorder la faveur essentielle de nous reconnaître avant de mourir, afin d'obtenir son pardon.

III. — Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue que, si douloureuse que soit la mort, elle n'est que le résultat logique et l'accomplissement de toute vie terrestre. Tout ce qui est ici-bas doit mourir, la petite fleur comme les grands chênes, l'insecte comme les lions, l'homme comme tous les êtres vivants. La sagesse de la création se manifeste une fois de plus

dans cette organisation de la nature : ce sont les mêmes éléments qui se transforment et se combinent depuis l'origine du monde, pour constituer tour à tour d'humbles graminées ou les individus orgueilleux que nous sommes.

« Rien ne se crée, rien ne se perd » : renfermé dans ses justes bornes physiques, cet axiome exprime admirablement l'ordre qui préside à la destinée naturelle de l'univers. Le trépas n'a rien d'anormal, et dans l'intérêt de la vie, qui doit subsister en se renouvelant à travers les siècles, la mort est la condition de l'existence. Que d'êtres ne sont pas sacrifiés chaque jour pour que votre vie, à vous, subsiste !

Nous serions des matérialistes si nous n'acceptions que ce point de vue, si nous ne contemplions pas, dans le décès humain, un mystère plus élevé, un élément surnaturel que nous allons envisager tout à l'heure. Mais, du simple point de vue matériel, nous n'avons le droit ni de nous révolter contre cette nécessité, ni d'accuser la Providence. A nous, seulement, tout en nous soumettant à l'ordre établi, d'utiliser notre mort prochaine, de l'adoucir par l'espérance sainte, de la féconder par la prière et le mérite des bonnes œuvres, de la sanctifier en l'acceptant en conformité avec le divin vouloir.

III

I. — Nous sommes, m. f., en présence de quelques vérités indéniables. La certitude de notre mort est une de ces évidences qu'on ne saurait même discuter. Nous acceptons cette redoutable échéance avec assez de résignation lorsqu'il s'agit de notre prochain ; mais quand nous sommes en jeu, quand nous réfléchissons sur nous-mêmes, nous trouvons notre condition bien dure et, faute d'y pouvoir échapper, nous voudrions au moins un sursis.

Point n'est besoin de le redire : ce délai ne nous est garanti par rien ; la certitude de la mort n'a d'égale que l'incertitude du moment où elle surgira devant nous. Une conséquence s'impose : nous devons être toujours prêts à accueillir l'inexorable visiteuse, dont l'arrivée aura pour nous une importance incalculable. Si, en effet, au point de vue purement naturel, le trépas est le terme qui clôture une existence terrestre, au point de vue surnaturel la mort joue un rôle tout opposé. Or, ce point de vue surnaturel, bien plus que l'autre, nous intéresse, car il dépasse infiniment toutes les apparences de ce monde, puisqu'il régit notre éternité entière au lieu de commander simplement les quelques années que l'on passe ici-bas.

A ce point de vue capital, la mort, à vrai dire, est une naissance. Elle n'achève une période de préparation, un stade larvaire allais-je dire, que pour inaugurer une vie plus intense, d'un ordre plus sublime, qui ne s'achèvera jamais. La mort nous délivre de l'exil pour nous introduire dans la vraie patrie ; elle nous arrache aux ténèbres pour nous mettre en face de la lumière incréée ; elle apaise nos douleurs, elle nous enlève de notre isolement pour nous jeter dans le sein de Dieu. Comme l'on comprend que les saints l'aient souhaitée et que S. François d'Assise ait chanté une strophe de bénédiction à « sa douce sœur la Mort ! »

II. — Mais pour qu'elle accomplisse ainsi sa tâche, la mort qui nous vient de par Dieu doit être rendue digne de Dieu, et c'est à nous que ce devoir incombe. De même que nous sommes tous soumis au trépas, de même nous sommes tous appelés au règne du ciel qui doit lui succéder. Or, vous le savez bien, ce royaume n'ouvre ses frontières qu'à ceux qui ont su gagner le droit de s'y introduire.

Puisque notre dernier soupir peut être considéré comme une sorte de douane où seront examinés les titres des candidats au paradis, il importe de nous préparer sans retard à ce décisif et périlleux passage. Il faut savoir, quand on est homme et surtout quand on est chrétien, regarder la mort en face, sans faiblir. Il faut se souvenir qu'elle est l'instant le plus capital de toute la vie, puisqu'il décide de l'éternité. Voulez-vous que votre mort soit paisible, heureuse, en dépit des souffrances physiques ? Travaillez dès aujourd'hui à la rendre telle, car elle sera ce que vous la ferez.

Il y a d'abord une préparation lointaine à la mort ; celle-là est la plus sûre et elle est accessible à chacun. Elle consiste à supprimer de son existence quotidienne tout élément de trouble ou de crainte : les actions inavouables et les péchés qui jettent à la damnation. Si chacune de vos journées a été conforme à la loi du Seigneur, exempte de toute perversité, remplie d'œuvres bonnes et saintes, vous n'aurez pas, à votre dernière heure, à craindre le jugement de Dieu. Vous irez naturellement vers l'Eternel, sans frayeur et sans agitation, comme une paisible rivière descend vers les flots de la mer. Que d'angoisses vous seront alors épargnées, quelle confiance vous sera gagnée par le souvenir de votre vie passée, gage de bonheur pour la vie future !

Pour peu que nous soyons prudents, nous ne devons pas trop compter sur cette autre préparation, qui constitue l'une des plus hautes faveurs divines, et qui s'accomplit à l'heure même de la mort. Sans doute, lorsqu'une maladie sans espoir le cloue sur un chevet d'agonie, l'homme, détaché comme naturellement des sollicitudes temporelles, peut plus facilement se tourner totalement vers Dieu, se purifier dans la contrition et produire des actes de charité. Trop de gens, hélas ! remettent à cette heure le soin de songer à leur salut. Si elle vous est accordée, bénissez-en la miséricorde de Dieu. Mais n'oubliez point que Dieu ne vous la doit pas ; qu'il est le Maître de la vie dont il peut sans cesse, à l'improviste, interrompre le cours. Qui sait si vous ne mourrez pas subitement, comme tant d'autres ?

Quand même vous serait faite la grâce d'une longue agonie, illuminée de cierges et embaumée de prières, croyez-vous que vous pourrez aisément, dans les affres du trépas prochain, parmi les convulsions des souffrances physiques, garder la liberté d'âme nécessaire pour réparer en quelques minutes toutes les erreurs de votre existence ? La préparation immédiate à la mort est indispensable, obligatoire, chaque fois que la mort ne vient pas par surprise. Mais elle doit être précédée elle-même de cette préparation

lointaine qui commence dès que nous sortons de l'enfance et doit se poursuivre sans relâche, jusqu'à la fin, jusqu'au salut.

III. — De même qu'un coucher de soleil n'est qu'un reflet de la journée qui fut orageuse ou sereine, ainsi, en règle générale, notre mort ne sera qu'un bref résumé, une image de notre vie. Il y aurait présomption à escompter une conversion de la dernière heure, grâce exceptionnelle que nous ne sommes jamais en droit d'exiger. Vous voulez savourer la mort des âmes justes, ce trépas fait de tranquillité suprême et de surnaturel espoir : à l'œuvre donc ! Soyez dès maintenant des justes, soyez de ceux qui n'ont rien à se reprocher, ou qui ont expié leurs fautes d'antan ; soyez de ceux qui peuvent se présenter le front haut devant la justice du Seigneur. Et surtout tenez-vous toujours en garde contre cette perspective épouvantable entre toutes : la mort désespérée des pécheurs.

Imaginez la torture atroce de l'âme surprise dans ses crimes, de l'âme qui ne peut plus se racheter, de l'âme qui s'affole justement sous la vision imminente de l'enfer. Combien comptent peu alors, pour elle, les ambitions réalisées, les fortunes accumulées et les voluptés assouvies ! Une seule vérité subsiste : celle du malheur irréparable, celle de l'ignominie sans fin dans la douleur. C'est en vain que l'on voudrait alors recommencer toute sa vie, c'est en vain que l'on serait prêt à donner, pour une minute de sursis, tous les biens injustement acquis, toutes les fantaisies illicites, tout, jusqu'à son existence même ; c'est en vain que l'on se tend de toutes ses forces vers le ciel désormais fermé. Il est trop tard : le pécheur est mort.

* *

Il m'en coûte, croyez-le bien, d'affliger vos âmes par d'aussi désolantes pensées. Et pourtant, il le faut, il le faut pour vous ouvrir les yeux, pour vous amener à réfléchir, pour vous engager à prendre les résolutions indispensables. Vous ne pouvez sans frémir envisager cette éventualité d'une mort qui vous surprendrait dans l'état douteux de vos consciences. Peut-être certains d'entre vous ne voudraient pour rien au monde mourir dans la situation secrète où ils se trouvent actuellement. A vous de prendre les décisions qui s'imposent pour votre bonheur ; à vous de prévoir les questions qui vous seront posées un jour par la voix du Magistrat infaillible ; à vous d'organiser toutes choses pour que le passé soit réparé, pour que l'avenir soit meilleur.

Que nul trouble inconsidéré ne vienne arrêter votre élan sauveur : l'idée de la mort peut vous attrister, elle n'a pas le droit de vous abattre. Au reste, ne possédons-nous pas, nous, chrétiens, la vérité sublime qui adoucit les horreurs du grand passage, qui transforme même l'idée de la mort ? Pour nous, le trépas n'est pas absolu, la dissolution n'est que provisoire. Nous en sommes instruits par Dieu lui-même : un jour luira où les anges viendront, pour rassembler nos cendres dispersées et nous jeter vivants à ses pieds.

Nous répétons, dans notre *Credo* de chaque jour, que nous croyons à « la résurrection de la chair ». Oui, cette résurrection doit se produire ; oui, notre poussière, devenue presque comme un néant, reprendra ses formes et sa vitalité. Comptons sur les promesses divines, mais comptons aussi sur nous-mêmes, afin que notre résurrection soit glorieuse et que nous soyons trouvés dignes de revivre dans la gloire du Christ qui a vaincu la mort. Ainsi soit-il.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

17

Le serpent

Ce soir, nous entendrons un prédicateur dont la voix est un sifflement et dont le sifflement est une menace. Heureusement, on le voit rarement dans nos régions. Quand on le rencontre, il faut le fuir. C'est le serpent.

I. — Craindre le serpent infernal

« Je suis méchant, mais je dois te faire penser à celui qui m'a communiqué sa malice, à celui qui s'est servi de moi pour perdre tes premiers parents. C'est lui surtout qu'il faut craindre, car il te veut plus de mal que moi. »

Le démon est *l'ennemi*, l'ennemi acharné parce que jaloux, l'ennemi à craindre parce que rusé et expérimenté ; cependant il est un ennemi humilié par Dieu et les anges et qu'on peut vaincre si on a bonne volonté.

Quelquefois il se fait lion quand il se croit assez fort, dans les temps de persécution surtout ; mais le plus souvent il se fait serpent quand il se sent plus faible : il emploie alors la ruse et la femme.

Lion rugissant quand il a pour lui la force, les puissants du jour, il se sert des menaces, des supplices, de la mort ; il a fait ainsi des millions de martyrs, mais aussi combien d'apostats ! Voilà cinquante ans qu'il est un peu cela en France, car il a eu pour partisans les dépositaires du pouvoir. Aussi, par la menace de faire perdre les places, de n'avoir pas la faveur, il a fait bien des esclaves qui n'ont pas eu le courage de lui tenir tête.

Mais le plus souvent il se fait *serpent*. Il se cache sous les fleurs pour mordre au moment où on va les cueillir.

Quelle est sa plus grande ruse ? C'est, quand il vient nous tenter, de nous cacher le mauvais côté du péché, de nous le montrer sous un aspect séduisant, en nous grossissant considérablement le plaisir et les avantages qu'il peut nous procurer, et en nous dissimulant ses suites funestes. C'est ce qu'il fit avec Eve : « Pas du tout ! lui dit-il, vous ne mourrez pas ; au contraire, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » (Gen., III, 4-5).

De même, pour nous faire tomber, il nous empêche de voir la malice et la folie du péché ; il nous promet l'impunité et nous fait croire qu'en le commettant nous nous procurerons un grand plaisir, d'importants avantages.

Oh ! le menteur ! le trompeur ! Défions-nous donc de lui. Et comme il ressemble au chien enchaîné qui ne peut mordre que ceux qui l'approchent, fuyons en repoussant la tentation aussitôt qu'elle se présente.

II. — Les alliés du serpent

« O hommes, depuis que j'ai perdu Adam par Eve, je continue ma tactique : c'est toujours par